

Guillaume Apollinaire

Les  
neuf  
portes

de mon  
amour



Guillaume Apollinaire

Cinq poèmes à Lou

III. En allant chercher les obus (13 mai 1915)



Ô **Portes** de ton corps  
Elles sont neuf  
et je les ai toutes ouvertes  
Ô **Portes** de ton corps  
Elles sont **neuf** et pour moi  
se sont toutes refermées  
À la première porte  
La raison claire  
est morte

C'était  
t'en souviens-tu  
le premier jour à Nice  
Ton **oeil de gauche**  
ainsi qu'une boulevre glisse  
Jusqu'à mon coeur  
Et que se rouvre encore  
la **porte** de ton regard de gauche



À la **seconde porte**

Toute ma force est morte

C'était

t'en souviens-tu

dans une auberge

à Cagnes

Ton **œil de droite**

palpitait comme mon cœur

Tes paupières battent

comme dans la brise battent les fleurs

Et que se rouvre encore

la **porte**

de ton regard de droite

À la **troisième porte**

Entends battre l'aorte

Et toutes mes artères

gonflées par ton seul amour

Et que se rouvre encore

la **porte** de ton **oreille de gauche**

À la **quatrième porte**

Tous les printemps m'escortent

Et l'oreille tendue entends du bois joli

Monter cette chanson

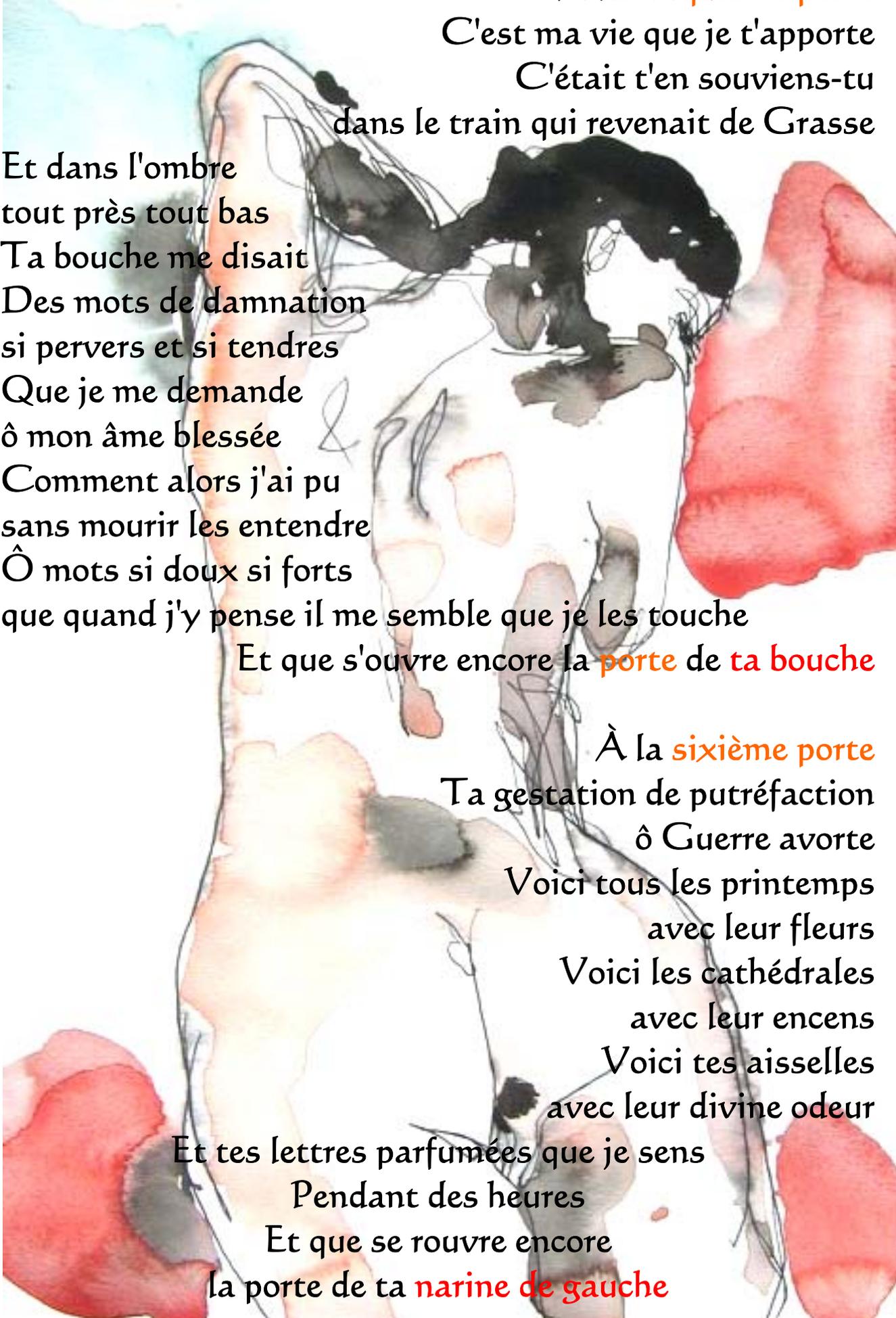
de l'amour et des nids

Si triste pour les soldats

qui sont en guerre

Et que se rouvre encore

la **porte** de ton **oreille de droite**

A watercolor illustration of a human figure, possibly a woman, with anatomical lines and colored washes. The figure is rendered in a sketchy, expressive style. The background is white, with various colored washes in shades of red, orange, yellow, and black. The figure's head is tilted back, and the neck is visible. The torso is outlined with black lines, and there are large, soft washes of red and orange on the sides and bottom. The overall effect is artistic and evocative.

À la **cinquième porte**  
C'est ma vie que je t'apporte  
C'était t'en souviens-tu  
dans le train qui revenait de Grasse

Et dans l'ombre  
tout près tout bas  
Ta bouche me disait  
Des mots de damnation  
si pervers et si tendres  
Que je me demande  
ô mon âme blessée  
Comment alors j'ai pu  
sans mourir les entendre  
Ô mots si doux si forts  
que quand j'y pense il me semble que je les touche  
Et que s'ouvre encore la **porte de ta bouche**

À la **sixième porte**  
Ta gestation de putréfaction  
ô Guerre avorte  
Voici tous les printemps  
avec leur fleurs  
Voici les cathédrales  
avec leur encens  
Voici tes aisselles  
avec leur divine odeur  
Et tes lettres parfumées que je sens  
Pendant des heures  
Et que se rouvre encore  
la porte de ta **narine de gauche**

À la septième porte

Ô parfums du passé que le courant d'air emporte

Les effluves salins

donnaient à tes lèvres

le goût de la mer

Odeur marine odeur

d'amour sous nos fenêtres

mourait la mer

et l'odeur des orangers

t'enveloppait d'amour

Tandis que dans mes bras tu te pelotonnais

Quiète et coite

Et que se rouvre

encore la porte

de ta narine de droite

À la huitième porte

Deux anges joufflus

veillent sur les roses tremblantes qui supportent

Le ciel exquis de ta taille élastique

Et me voici armé d'un fouet fait de rayons de lune

Les amours couronnés de jacinthe arrivent en troupe

Et que se rouvre

encore la porte de ta croupe

À la neuvième porte

Il faut que l'amour même en sorte

Vie de la mie

Je me joins à toi pour l'éternité

Et par l'amour parfait et sans ce

Nous arriverons dans

la passion pure ou perverse

Selon ce qu'on voudra



À tout savoir  
à tout voir  
à tout entendre

Je me suis renoncé  
dans le secret profond  
de ton amour

Ô porte ombreuse  
ô porte de corail vivant  
Entre les deux colonnes  
de perfection  
Et que se rouvre  
encore  
la porte que  
tes mains  
savent  
si bien  
ouvrir

# Guillaume Apollinaire LES NEUF PORTES DE TON CORPS



Ce poème est pour toi seule Madeleine  
Il est un des premiers poèmes de notre désir  
Il est notre premier poème secret ô toi que j'aime  
Le jour est doux et la guerre est si douce S'il fallait en mourir

Tu l'ignores ma vierge à ton corps sont **neuf portes**  
J'en connais sept et deux me sont celées  
J'en ai pris quatre j'y suis entré n'espère plus que j'en sorte  
Car je suis entré en toi par tes yeux étoilés  
Et par tes oreilles avec les Paroles que je commande et qui sont mon escorte

**Œil droit** de mon amour première **porte** de mon amour

Elle avait baissé le rideau de sa paupière

Tes cils étaient rangés devant comme les soldats noirs peints  
sur un vase grec paupière rideau lourd  
De velours

Qui cachait ton regard clair

Et lourd

Pareil notre amour



**Œil gauche** de mon amour deuxième porte de mon amour  
Pareille à son amie et chaste et lourde d'amour ainsi que lui  
Ô porte qui mène à ton cœur mon image et mon sourire qui luit  
Comme une étoile pareille à tes yeux que j'adore  
Double porte de ton regard je t'adore



**Oreille droite** de mon amour **troisième porte**

C'est en te prenant que j'arrivai à ouvrir entièrement **les deux premières portes**

Oreille **porte** de ma voix qui t'a persuadée

Je t'aime toi qui donnas un sens à l'Image grâce à l'Idée

Et toi aussi **oreille gauche** toi qui des **portes** de mon amour es **la quatrième**

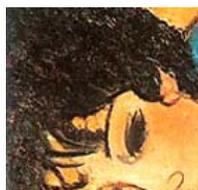
Ô vous **les oreilles** de mon amour je vous bénis

**Portes** qui vous ouvrites à ma voix

Comme les roses s'ouvrent aux caresses du printemps



C'est par vous que ma voix et mon ordre  
Pénètrent dans le corps entier de Madeleine  
J'y entre homme tout entier et aussi tout entier poème  
Poème de son désir qui fait que moi aussi je m'aime



**Narine gauche** de mon amour **cinquième porte** de mon amour et de nos désirs  
J'entrerais par là dans le corps de mon amour  
J'y entrerais subtil avec mon odeur d'homme  
L'odeur de mon désir  
L'acre parfum viril qui enivrera Madeleine



**Narine droite** **sixième porte** de mon amour et de notre volupté  
Toi qui sentiras comme ta voisine l'odeur de mon plaisir  
Et notre odeur mêlée plus forte et plus exquise qu'un printemps en fleurs  
Double porte des narines je t'adore toi qui promets tant de plaisirs subtils  
Puisés dans l'art des fumées et des fumets

Bouche de Madeleine septième porte de mon amour  
Je vous ai vue ô **porte** rouge gouffre de mon désir  
Et les soldats qui s'y tiennent morts d'amour m'ont crié qu'ils se rendent



Ô **porte** rouge et tendre  
Ô Madeleine il est **deux portes** encore  
Que je ne connais pas



**Deux portes** de ton corps  
Mystérieuses  
**Huitième porte** de la grande beauté de mon amour  
Ô mon ignorance semblable à des soldats aveugles parmi les chevaux de frise  
sous la lune liquide des Flandres à l'agonie

Ou plutôt comme un explorateur qui meurt de faim de soif et d'amour dans une forêt vierge  
Plus sombre que l'Erebe  
Plus sacrée que celle de Dodone

Et qui devine une source plus fraîche que Castalie

Mais mon amour y trouverait un temple

Et après avoir ensanglanté le parvis sur qui veille le charmant monstre de l'innocence

J'y découvrirais et ferais jaillir le plus chaud geyser du monde



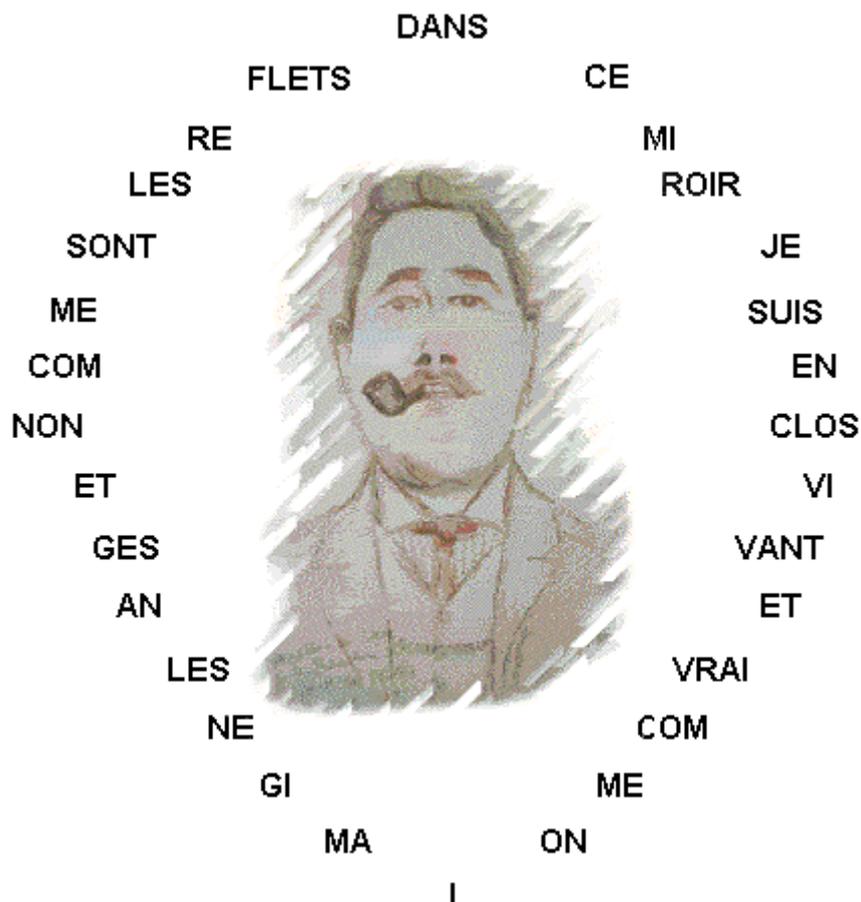
O mon amour ma Madeleine  
Je suis déjà le maître de la **huitième porte**  
Et toi **neuvième porte** plus mystérieuse encore  
Qui t'ouvres entre deux montagnes de perles  
Toi plus mystérieuse encore que les autres  
Portes des sortilèges dont on n'ose point parler  
Tu m'appartiens aussi

Suprême **porte**  
À moi qui porte  
La clef suprême  
Des **neuf portes**  
Ô portes ouvrez-vous à ma voix  
Je suis le maître de la Clef

maigléria

# Guillaume Apollinaire

[1880 - 1918]



«On ne peut pas transporter partout avec soi le cadavre de son père.»  
Wilhelm Apollinaris de Kostrowitzky, dit Guillaume Apollinaire, *Les Peintres cubistes*.



De son vrai nom **Wilhelm Apollinaris de Kostrowitzky**, **Guillaume Apollinaire** est né à Rome en août 1880, fils naturel d'un officier italien, **Francesco d'Aspermont**, et d'**Angelica Kostrowicka**, aristocrate polonaise de 22 ans. Sa mère **Angelica** – qui se fait à présent appeler **Olga** – l'entraîne dans une vie aventureuse à travers l'Europe: son enfance auront alors pour cadre l'Italie, puis son adolescence, la Côte d'Azur; il fera de brillantes études aux lycées de **Monaco**, puis à **Cannes** et à **Nice**. Est-ce la marque du **midi solaire** s'il choisit de prendre pour nom un prénom qui évoque **Apollon**, maître de la lyre et du Soleil! Avant d'opter pour **Apollinaire**, il a signé ses **premiers poèmes**, en 1897, du **pseudonyme** «**Guillaume Macabre**». Il a trouvé sa vocation: jugeant superflu de poursuivre ses études, ce collectionneur de prix d'excellence quitte le **lycée** sans passer le **baccalauréat**. À cette époque, il se veut **anarchiste et dreyfusard**. De la **Seine** au **Rhin Apollinaire**, déjà venu à **Paris** pour l'**Exposition internationale** de 1889, s'y installe définitivement **dix ans** plus tard.

La mère de **Guillaume** vit à **Paris** avec **Jules Weil**, qu'elle fait passer pour un **parent**. L'«**oncle**» s'installe quelques mois plus tard à **Stavelot**, dans les

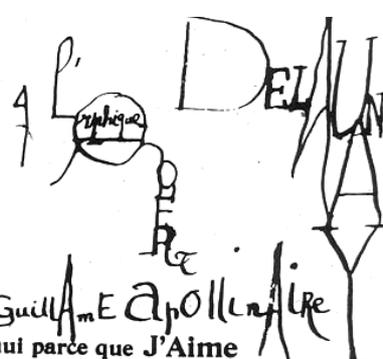
**Ardennes belges**, où ses prétendus neveux viennent passer d'agréables vacances. Mais, leur mère ayant inconsidérément dilapidé à leurs frais de séjour, ils doivent déménager à **la cloche de bois**. De retour à **Paris**, **Olga de Kostrowitzky**, pour échapper aux recherches de ses créanciers, se fait ingénument appeler **Olga Karpov**. Bientôt démasquée, elle doit conclure un arrangement à l'amiable avec l'hôtelier furieux. Arrivé à **Paris** en 1899, **Guillaume** se fait recenser à la **mairie** comme étranger. Pour gagner sa vie, il occupe divers emplois gagne-pain, fait de médiocres travaux de secrétariat et écrit des **romans pornographiques et alimentaires**.

Il rencontre **Linda Molina da Silva** et en tombe amoureux, sans succès, ce qui sera une des constantes de sa vie: en permanence épris, il est souvent éconduit.

Par chance, en **1901**, il est engagé comme précepteur pour enseigner le **français** à une **jeune aristocrate**, **Gabrielle de Milhau. Madame la vicomtesse**, d'origine **allemande**, part pour la **Rhénanie**, emmenant avec sa maisonnée une **jeune gouvernante anglaise**, **Annie Playden**, dont le jeune précepteur s'éprend. Hélas, la puritaine jeune fille ne voit pas l'amoureux idéal en cet Italien trop empressé. Profondément épris, il sera éconduit, – expérience qui lui inspirera quelques-uns des plus beaux poèmes dont «la Chanson du mal-aimé», qui paraîtra pour la première fois en revue en **1909** puis dans *Alcools* (1913). Ce séjour d'un an en **Allemagne** (1901-1902) sur les bords du **Rhin**, associée aux légendes germaniques lui fournira les thèmes d'inspiration et le titre de ses **neuf poésies «Rhénanes»**, rassemblées dans le recueil «Alcools» en **1913**. À partir de **février 1902**, **Guillaume** parcourt l'**Allemagne** et l'**Autriche**, puis rentre à **Paris**.

**De retour à Paris en 1903**, pour vivre, il se fait embaucher dans une **banque**, tout en collaborant à plusieurs **journaux littéraires**, avant de devenir rédacteur en chef de deux **revues**, l'une consacrée aux spéculations boursières et bien éloignée de l'autre, le **Festin d'Ésope** (1903-1904), vouée à la poésie, dans laquelle il donne une première version de *l'Enchanteur pourrissant*, **oeuvre poétique en prose**. Il publie d'autres poèmes et se lie d'amitié avec des hommes de lettres, parmi lesquels **Alfred Jarry**, **André Salmon**, **André Billy** et **Max Jacob**, qui l'appellent «**Kostro**». Pour subvenir à ses besoins et par goût pour la **littérature «libre»**, il entreprend bientôt la rédaction de **romans érotiques**, publiés sous le manteau (*les Onze Mille Verges*, 1906; *les Exploits d'un jeune don Juan*, 1911).

S  
A  
LUT  
M  
O N  
D E  
DONT  
JE SUIS  
LA LAN  
GUE É  
LOQUEN  
TE QUESA  
BOUCHE  
O PARIS  
TIRE ET TIRERA  
T O U JOURS  
AUX A L  
L E M A N D S



J'Aime l'Art d'aujourd'hui parce que J'Aime  
avant tout la **Lumière** et tous les hommes  
Aiment avant tout la **Lumière**  
ils ont inventé le **Feu**  
G A

En **avril 1905**, dans la **Revue immoraliste**, **Apollinaire** signale à ses lecteurs le talent d'un jeune artiste espagnol récemment débarqué à **Montmartre**, **Pablo Picasso**. Il est le premier à célébrer l'**art naïf** du **Douanier Rousseau**, parle avec admiration de **Matisse**, préface la première exposition de **Georges Braque**, voyage en **Angleterre** avec **Picabia**. Il se réunit avec ses amis poètes au **Bateau-Lavoir** et assiste à la gestation du **cubisme** dont il sera un des animateurs et théoriciens (*les Peintres cubistes*, 1913). **Derain** illustrera *l'Enchanteur pourrissant*, **Dufy** *le Bestiaire*, **Metzinger** et **Chirico** font son **portrait**. En attendant, il travaille toujours à la banque, et continue ses **publications érotiques** vendues sous le manteau. Ces activités lui permettent enfin, l'année suivante, de quitter le domicile maternel et de s'installer seul. Menant une double activité de **critique d'art** et de **poète**, **Guillaume Apollinaire** vit de sa plume et s'affirme comme un écrivain d'avant-garde.



En 1908, il fait la rencontre du peintre aquarelliste Marie Laurencin et tombe amoureux de ses œuvres – et de la personne, avec qui, il vivra jusqu'en 1912. En 1908, le Douanier Rousseau fera un portrait naïf du couple, *la Muse inspirant le poète*. Elle l'introduit dans les milieux artistiques parisiens d'avant-garde.

Devenu l'ami de Vlaminck, de Jacob, de Derain, de Picasso, de Braque et de Matisse, il se fait le défenseur de l'«art nouveau», sujet de la conférence remarquée qu'il fera au Salon des indépendants en 1908.

En 1909, il édite des ouvrages «libertins» pour la collection commentée des «Maîtres de l'amour», et établit des anthologies de littérature érotique avec des auteurs tels que l'Arétin, Sade (complètement

interdit par la censure), Nerciat et Mirabeau.

L'année suivante, *l'Enchanteur pourrissant* (1909) paraît en volume, illustré par Derain de gravures sur bois. Peuplée de personnages mythiques empruntés aux romans de la Table ronde (Merlin, Viviane, Morgane), cette œuvre de jeunesse, dont les surréalistes feront plus tard l'éloge, se veut une célébration des légendes de l'Occident. Toutefois, y sont sous-jacents des thèmes très personnels, comme le mystère de l'origine et le secret des pouvoirs de l'enchanteur-poète, à la fois menacé et inspiré par les forces vives de l'amour.

En 1910, Apollinaire publie *l'Hérésiarque et Cie*, recueil de seize contes merveilleux à tonalité fantastique, qui rate de peu le prix Goncourt, puis, en 1911, les courts poèmes du «Bestiaire ou Cortège d'Orphée» illustrés par Raoul Dufy de gravures sur bois. Alors que prend fin sa liaison avec Marie Laurencin, il fait paraître un essai théorique consacré à l'art contemporain, *les Peintres cubistes, méditations esthétiques* (1913) et *Alcools*, recueil de ses meilleurs poèmes écrits entre 1898 et 1912, dont il a supprimé toute ponctuation. Fasciné par le développement des villes modernes, il place en tête des poèmes d'*Alcools* le texte, «Zone», d'inspiration toute récente issue de son observation de la modernité qui le pousse à développer son goût des images insolites et des innovations poétiques, – et proche des *Pâques à New York* de son ami Blaise Cendrars. Mais le journal chic de l'époque, le *Mercur* de France, l'éreinte. Apollinaire est vivement intéressé par le futurisme, tant littéraire – il aurait rédigé le *Manifeste futuriste* pour le compte de l'italien Filippo Tommaso Marinetti – que pictural – il est témoin au mariage du peintre Cino Severini. Ce faisant, il se situe, une fois pour toutes, à l'avant-garde.

## « Il pleut... »

	il	mon	il	il	o	cou	é
	pleut	coeur	pleut	pleut	pluie	ron	cla
	len	se	la	et	o	ne	tez
	te	fend	por	moi	bel	mes	fan
	ment	en	te	je	le	a	fa
	il	pen	Au	pleu	pluie	mis	res
	fait	sant	gus	re	d'a	vain	au
	froid	à	te	sur	cier	queurs	beau
	Des	mes	ou	mes	change	et	so
	ra	a	vre	a	toi	chan	leil
	fa	mis	la	mis	en	ge	vic
	les	qui	bou	que	cou	toi	to
	pas	souf	che	la	ron	o	ri
	sent	frent	com	pluie	ne	pluie	eux
	ve	pour	me	en	in	de	que
	nant	hâ	pour	chaî	fi	fer	de
	des	ter	le	ne	nie	en	vien
	Cé	la	der	à	pour	ray	dra
	ven	vic	nier	l'in	mes	ons	la
	nes	toi	sou	fi	a	d'or	tris
	re	pir	ni	mis			te
							pluie

Guillaume Apollinaire, *Poèmes épistolaires*. Gallimard

En 1914 le poète décide de s'engager, bien qu'il ne soit pas de nationalité française. Mais on n'a que faire d'étrangers dans un conflit que l'on pense bref. À Nice, il rencontre une aristocrate, Louise de Coligny-Châtillon, et lui fait la cour, en vain. Après une nouvelle demande d'engagement, il est versé au 38<sup>e</sup> régiment d'artillerie de Nîmes. Louise, qui a résisté à l'empressement du poète, cède au charme de l'artilleur.

Envoyé sur le front, il partage la vie et les souffrances de tous ceux qui se battent dans les tranchées. Cette épreuve lui inspire de nombreux poèmes qui mêlent à l'horreur des évocations de guerre l'espoir de la vie et de l'amour, et des lettres du front qu'il envoie à la bien-aimée, Louise de Coligny-Châtillon, surnommée «Lou». Il en publiera un petit nombre dans «Calligrammes» (1918), accompagnées de «Poèmes de la paix et de la guerre» de «poèmes conversations» et d'«idéogrammes lyriques» qui associent dessins et mots sous forme de poèmes graphiques; les autres lettres feront l'objet, en 1947, d'une publication posthume sous le titre de «Poèmes à Lou».

Pendant une permission, dans un train qui le ramène vers «Lou», il rencontre une jeune fille, Madeleine. Amours orageuses avec l'une, tendre correspondance avec l'autre, sa «marraine de guerre», qu'il pensera même épouser, au grand dam de sa famille.

Il est ensuite affecté dans le 96<sup>e</sup> régiment d'infanterie avec le grade de sous-lieutenant. Mais, blessé à la tempe par un éclat d'obus, il doit subir une trépanation (1916). Pendant sa convalescence paraît *le Poète assassiné* (1916), recueil de nouvelles et de contes à la fois mythiques et autobiographiques.

Remis sur pied, Apollinaire veut remonter au front, mais d'incessants maux de tête le font réformer, et la vie nonchalante reprend; Apollinaire se remet à l'écriture. Il fait mettre en scène un «drame surréaliste» un brin provocateur (*les Mamelles de Tirésias*, 1917) qui, sur le ton de la farce, traite de questions sérieuses (la «repopulation»), et participe à une conférence très remarquée sur l'«esprit nouveau», où il exalte l'esthétique de la surprise tout en se réclamant des valeurs de l'humanisme. Les jeunes poètes fêtent Apollinaire, publient ses textes dans leurs revues les plus avant-gardistes.

Mais 1918 est une année tragique pour Apollinaire: en janvier, il est atteint de congestion pulmonaire; après son mariage en 1918 avec Jacqueline Kolb, «la jolie rousse» du dernier poème de *Calligrammes*, il rédige plusieurs articles de critique journalistique, publie encore un recueil de chroniques (*le Flâneur des deux rives*, 1918) avant de contracter la grippe espagnole qui sévit en Europe. Affaibli par la guerre et ses récentes maladies, il meurt la

veille de l'Armistice, le 9 novembre 1918, laissant une oeuvre originale, révélatrice d'une nouvelle vision du monde et de nouvelles orientations poétiques. Le 13 novembre, on l'enterre au Père-Lachaise. Autour de ses amis effondrés, la foule en liesse chante «À bas Guillaume!» – non le poète, mais l'Empereur d'Allemagne vaincu.

Issu de la génération symboliste, Apollinaire, «voyant» comme Rimbaud, musicien désenchanté comme Verlaine, précieux comme Mallarmé, indique toutes les voies de la modernité et réinvente le langage poétique pour ces jeunes et bruyants poètes qui constitueront le ferment du groupe surréaliste: Breton, Aragon, Soupault; Apollinaire préfigure, par l'originalité et la modernité de son oeuvre poétique, les grands bouleversements littéraires et poétiques qui naîtront dans l'entre-deux-guerres; son sulfureux «drame surréaliste» *les Mamelles de Tirésias* fournira à André Breton le nom même du mouvement, à travers lequel Apollinaire a irrigué toute la poésie du XX<sup>e</sup> siècle.

